

# Vingt ans après "Touki bouki" Le temps des hyènes

*Le cinéaste sénégalais Djibril Diop Mambety médite, dans « Hyènes », sur le pouvoir et la folie*

**D**jibril Diop Mambety est grand. Très grand. Son cinéma aussi. Ceux qui ont vu « Touki bouki », le premier long-métrage de ce réalisateur sénégalais qui obtint le prix de la critique internationale à Cannes en 1973, ne s'en sont toujours pas remis. Dans le paysage du cinéma africain, « Touki bouki » (« le Voyage de l'hyène ») reste unique. Un ovni qui aurait la propriété d'égarer sans rémission tout témoin de sa chute. Qu'y voyait-on ? Une Afrique imprécise. Puis Mory, un jeune berger à califourchon sur un zébu



**Ami Diakhate dans le rôle de Linguère Ramatou. « Ce n'est pas avec un ticket de zoo qu'on se promène dans la jungle. »**

qui mène son troupeau à l'abattoir. Sang. Quelques instants plus tard, l'enfant devenu adolescent file dans la poussière sur une Mobylette dont le guidon est orné d'une paire de cornes de buffle. Il rencontre Anta. Ils feront l'amour devant la mer, avant de rêver d'un Paris mythique où ils n'iront jamais ensemble. Sur la bande-son, Joséphine Baker chante « Paris, Paris, c'est sur la terre un coin de paradis »... « Touki bouki » resplendissait d'une liberté inoubliable. Djibril Diop Mambety y rompait avec les codes alors en vigueur dans le cinéma africain.

Fi des poncifs anticolonialistes, des héros « positifs » : Mory et Anta ne travaillent pas, volent, et roulent on ne sait vers où. Errance sans but qui rappelle celle des personnages de « Pierrot le Fou » (Godard), d'« Easy Rider » (Hopper) ou des films de Wenders. En éclatant le récit, en affirmant son droit absolu à la subjectivité, à l'imaginaire, Djibril Diop Mambety ouvrait aussi tout grand le cinéma africain à la poésie pure, au rêve et à une certaine modernité. C'était énorme, mais on en resta là.

Djibril fit le silence. « Touki bouki » devint un film culte. En 1986, quand il repassa par Paris pour la sortie du film (treize ans pour faire Cannes-Paris !), l'hyène fétiche empaillée qu'il traînait partout fit sensation dans les salons. Djibril confia que son prochain film – « Hyènes », justement – serait une adaptation de « la Visite de la vieille dame », de Friedrich Dürrenmatt. Personne n'y crut vraiment.

Huit ans plus tard, le film est là. Ceux qui espèrent un « Touki bouki » bis en seront pour leurs frais. Vingt ans séparent les deux films, et tout le monde a bougé : l'Afrique, Djibril Diop Mambety, et nous avec. Si « Touki bouki » était une méditation hallucinée sur le mythe de l'Occident dix ans à peine après les indépendances, « Hyènes », premier volet d'une trilogie sur le pouvoir et la folie, a d'autres chacals à fouetter. Djibril Diop Mambety y déroule une histoire universelle – un amour trahi, une vengeance implacable, le mystère du Mal.

A Colobane, une petite ville du Sahel en faillite, on annonce le retour au pays, trente ans après son départ, de Linguère Ramatou, « plus riche que la Banque mondiale ». La fin de la misère pour Colobane ? Linguère Ramatou (jouée par la prodigieuse Ami Diakhate) consent à donner 100 milliards (!) à la communauté, mais à une condition : que Dramaan, l'amant de ses 17 ans, aujourd'hui petit épicier replet et maire de la bourgade, soit mis à mort. Son crime ? Avoir refusé de reconnaître l'enfant qu'autrefois Linguère attendit de lui, et avoir payé deux faux témoins qui affirmèrent avoir couché avec elle. Linguère quitta son village, devint prostituée, là-bas en Europe. Aujourd'hui elle réclame justice. Elle a les moyens de l'obtenir, elle est si riche. Elle a déjà acheté le juge. Colobane, qui fait d'abord bloc autour de Dramaan, suivra. « Le monde a fait de moi une putain, je veux faire du monde un bordel. » Linguère arrose. La ville sombre dans la folie.

Commencé comme une comédie villageoise, le film bascule dans la tragédie. Voici le temps des hyènes. On demande à Dramaan de « comprendre ». De quitter la ville, ou de se suicider. Le petit maire sait que son destin est scellé. Il l'accepte. Une dernière fois, face à la mer, dans une scène admirable, il va revoir Linguère qui lui dit : « Je t'emmènerai dans mon île là-bas. La mer est bleue et les dieux veillent. Tu seras à moi pour l'éternité. – Mais Ramatou, je vais mourir ! – Vas, meurs, et reviens-moi. »

**BERNARD LOUPIAS**

*En salles le 10 février. La musique d'« Hyènes », remarquable, est signée Wasis Diop, frère du réalisateur (Phonogram).*